

Jean-François DUBOIS

L'âme d'un violon

ou

Le violon de Charlotte

Édition **S** *cripta*

REMERCIEMENTS

à M. Michel Brossard qui m'a, en toute confiance, procuré tous les éléments concernant Mlle Charlotte Vormèse,

à Anne pour sa patience tout au long de ce travail,

à Héloïse D. pour le dessin de la couverture de ce livre.

« Debout, élégante et svelte,
en robe de velours noir,
jouant rêveuse
quelqu'une de ses fantaisies
où son âme d'artiste s'épanche,
où elle excelle. »

1898 Le Monde Illustré

« De la musique avant toute chose...
De la musique encore et toujours...
et tout le reste est littérature. »

Paul Verlaine

« La musique est la vapeur de l'art.
Elle est à la poésie ce que la rêverie
est à la pensée, ce que le fluide est au
liquide, ce que l'océan des nuées est à
l'océan des ondes. »

Victor Hugo

PROLOGUE

Je ne sais pas si je préfère le soleil ou la lune, je ne sais pas si je préfère le flux ou le reflux, mais j'ai compris qui je suis et je vais vous le conter aujourd'hui. Mes premiers propos peuvent vous étonner, vous pourrez les comprendre plus tard au cours de ce récit.

Je suis l'âme d'un violon et je vais vous raconter une partie de mon histoire. Je sais que les luthiers et les artistes et la plupart d'entre vous savent qui je suis, mais je veux vous le dire à ma manière.

L'âme d'un violon n'est qu'une petite pièce placée à l'intérieur de la caisse de résonance, je suis maintenue verticalement entre le fond et la table, sans collage, uniquement par la pression qui est celle qu'exerce la table, elle-même due à la tension des cordes. Tout cela est très technique mais vous comprendrez ainsi mieux qui je suis et où je suis, car je suis située à quelques millimètres du pied droit du chevalet. Je ne suis pas exactement cylindrique, mais très légèrement conique. J'ai deux fonctions : tout d'abord transmettre les vibrations des cordes au fond de l'instrument, puis permettre à la table de résister à la pression importante qui est exercée par les cordes par l'intermédiaire du chevalet. Notez que je suis le seul point de soutien de la table au milieu de

l'instrument. Le moment le plus délicat c'est lorsque mon ami le luthier me place, moi l'âme, à l'intérieur du violon. Il est obligé d'utiliser *une pointe aux âmes*, merveilleux petit outil, digne d'un orfèvre, qui comporte une extrémité pointue. Mon ami est d'une telle délicatesse et dextérité que lorsqu'il m'a piquée avec cet outil je n'ai même pas dit 'aie'. Puis il m'introduit par l'ouïe droite du violon, et me pousse doucement vers ma position finale.

Il est impossible de me mettre en place avec les doigts, et la main de mon ami, grâce à son savoir faire, utilise ce très bel outil en forme de S.

Dans le violon ma position influe sur la sonorité, c'est pour cela que chaque instrument est unique. Des ajustements millimétrés vont permettre de diminuer ou d'augmenter le volume sonore, faire varier la puissance de registre vers les aigus ou les graves et modifier le timbre. Oui en cela je suis unique. Je suis l'ultime pièce posée lorsque le violon est terminé. Et c'est alors que je prends vie.

Je suis en épicea, mais en tant qu'âme je suis aussi immatérielle, c'est pour cela que je peux vous parler. Et maintenant quelques mots de celui qui me porte, car je vais continuer à parler en son nom. Comme vous le savez le violon est un instrument de musique à cordes frottées. Il est constitué de soixante et un éléments de différents bois : buis, ébène, érable..., lesquels sont collés ou assemblés les uns aux autres, et moi je suis la dernière, la favorite. Passons vite sur les différentes parties de ce puzzle : le manche pièce d'érable avec sa tête décorée et ses chevilles, il permet d'obtenir la

bonne longueur de cordes et d'ajuster leur tension, ses quatre cordes : sol, ré, la, mi et puis le chevalet en érable sycomore, lui aussi sculpté et placé perpendiculairement à la table d'harmonie, il maintient les cordes en configuration arquée pour qu'elles puissent être frottées séparément. C'est une pièce essentielle, après moi bien sûr, car il communique les vibrations des cordes à la table d'harmonie et influence sur la sonorité de l'instrument et, comme moi, il n'est pas collé mais maintenu en place par la seule pression des cordes.

Et puis il y a le vernis avec son rôle esthétique et de protection de l'humidité. Les recettes de vernis sont nombreuses, ce dernier aurait une influence sur la sonorité.

J'oubliais de vous expliquer la caisse de résonance. Elle sert à amplifier le son provoqué par la vibration des cordes. On appelle table d'harmonie la face supérieure de l'instrument, faite comme moi d'épicéa, deux morceaux collés dans le sens de la longueur bombés et percés par deux orifices en forme de \$ qui libèrent les vibrations en provenance de la caisse de résonance et par où je suis introduite. Le fond ou le dos est lui en érable, deux pièces collées aussi dans le sens de la longueur et un peu bombés. Et enfin les flancs réunissant le fond et la table d'harmonie pour former la caisse de résonance, ils sont appelés les éclisses. Ainsi vous devenez aussi savant que moi, si je vous dis encore une chose : les chevilles et le bouton sont en palissandre et en alisier les filets qui sont les lignes noires sur les bords des deux faces de la table. Le luthier me place lorsque l'instrument est terminé.

Vous l'aurez compris, je ne suis pas *une âme errante*. J'ai un

corps : c'est le violon.

Nous ne serions rien sans l'archet, notre inséparable compagnon de route.

Maintenant que vous savez tout passons à ma propre histoire. Je suis né en 1890, et à cette époque j'ignore ma destinée. Je sais seulement que, comme pour tout instrument, j'ai un numéro, pour moi : 1483. Dans le violon est noté les noms de Gand & Bernardel. Un peu d'histoire pour mieux appréhender toute ma valeur : Charles-Adolphe Gand descend d'une famille célèbre de luthier français des XVIII^e et XIX^e siècles, fils aîné de Charles-François, luthier de la chapelle du roi, il travaille avec son père qui décède en 1845 et prend la direction de l'atelier jusqu'en 1855 et s'associe alors avec son frère Charles-Nicolas-Eugène, et la maison va s'appeler « Gand frères ». Puis au décès de Charles-Adolphe en 1866 ils s'associent à une autre grande famille de luthiers parisiens les Bernardel.

Déjà Charles-François, seul pendant dix ans, a fabriqué des violons très recherchés. Les ateliers successifs pour s'agrandir ont été rue Croix-des-Petits-Champs, puis passage Saulnier. Ne parlons pas de leur réputation excellente, disons plutôt qu'ils ne faisaient pas de copie en imitation avec fausses usures de vernis, mais des violons au vernis plein, ce qui me vaut une belle robe rouge orangée, où seule l'usure laissait apparaître la couche de jaune aux points de contact.

L'autre artisan est celui qui fabrique l'archet. Giovanni Battista Viotti, violoniste et compositeur, disait : « Le violon c'est l'archet ». L'archet aussi est constitué de plusieurs

pièces : la tête qui renferme les extrémités du manche, la plaque de la tête, la mèche, la baguette, la garniture, la poussette, le passant, la hausse. Vous voyez rien n'est simple. L'archet est donc une baguette de bois sur laquelle est fixée la mèche. Cette baguette est en bois de pernambouc, joli nom n'est-ce pas ? ce bois, qui provient du Brésil, n'a pas de nœud et donc pas de risque de cassure. Cette baguette doit être souple et nerveuse. C'est là qu'intervient tout le savoir faire de l'archetier. Il part d'une baguette droite et doucement sur une source de chaleur il lui fait prendre une forme légèrement courbe vers l'intérieur. Il juge de la qualité de son travail si le talon, le milieu et la pointe sont toujours alignés. La mèche est faite en crin de cheval, de quatre-vingt à cent cinquante crins qui sont généralement blancs et prélevés sur la queue de l'étalon ou du hongre, souvent en provenance de Mongolie. La mèche est alors tendue entre la tête de l'archet et la hausse. Pour assurer une meilleure adhérence des crins sur les cordes, puisqu'elles sont frottées, et donc un meilleur son, on enduit les crins de colophane : résine de pin séchée.

Vous devinez qu'avec le temps les poussières adhèrent aux crins rendus collants par la colophane et qu'il faut alors nettoyer la mèche sans abimer les crins, pour cela on les frotte doucement avec un linge propre imbibé d'Eau écarlate.

Parlons de la hausse. Elle coulisse pour assurer la tension des crins, le plus souvent faite d'ébène, elle peut-être en os, ivoire ou écaille et souvent ornée d'un grain de nacre. C'est vous dire combien le travail de l'archetier est comparable à celui

d'un orfèvre. Encore une petite anecdote, on appelle le talon le placement de l'archet sur la corde à ce niveau-ci afin que la prise en main du violoniste puisse exécuter les 'pizzicati' sans l'archet. A ce moment là, l'archet et moi avons une très grande complicité pour écouter la main de notre violoniste pincer les cordes, c'est toujours très surprenant les sons rendus ainsi.

Au-dessus de la hausse se trouve le bouton qui règle la tension de la mèche, et vous aurez deviné que cela ne peut se faire que par une vis, vieille invention bien avant Archimède, puisque Nabuchodonosor l'utilisait pour alimenter en eau ses jardins de Babylone, bien sûr invention reprise par Léonard de Vinci. Le bouton est composé d'un cylindre de bois d'ébène et garni de bague d'or, d'argent ou de maillechort. L'archetier glisse dans la hausse une petite pièce de nacre appelé recouvrement pour cacher le crin à l'intérieur de celle-ci, et protège la tête de l'archet avec une plaque de tête qui peut être en or, argent, ivoire ou os.

Maintenant vous êtes aussi savant que moi, sauf les professionnels, luthiers, archetiers, violonistes qui me pardonneront gentiment cette intrusion, mais c'est mon côté professeur qui se veut être éducatif, sans prétention, mais avec un partage de connaissances.

Le jour est venu où j'apprends ma destinée. Je vais être séparée de mon luthier très prochainement, et c'est une autre vie qui va commencer. Je viens d'apprendre, comme c'est la coutume, ma maison de naissance, la maison Gand & Bernardel offre un violon à chacun des lauréats du premier

prix du conservatoire de Paris. Cela aura lieu le 14 août 1891.

Entre nous les âmes il existe des échanges permanents d'informations, et nous entendons tout ce qui se dit dans l'atelier de nos luthiers. Cette année au concours de violon se présente trente trois concurrents dont trois jeunes filles admises seulement. A cette époque demeure les préjugés d'un autre temps, on réserve à la gente féminine le chant et juste le piano. Cela va se passer sur une petite scène du Faubourg-Poissonnière avec pour morceau d'exécution une œuvre du grand Viotti : *le premier solo de son concerto n°19 en sol mineur*, et un « morceau à vue », une inspiration de Monsieur Théodore Dubois.

Vous l'aurez deviné, je me suis glissé, avec mes comparses, dans la salle ce 27 juillet 1891. Je suis néophyte en la matière et j'avoue que cela est très impressionnant. Il y a un jury de huit personnes, présidé par le directeur du conservatoire Monsieur Ambroise Thomas, lui-même compositeur. L'après-midi a été longue. J'ai eu un faible pour une des trois jeunes femmes. Le verdict est tombé à six heures et demie, et son nom fût prononcé. Mon émotion était si grande que sur le moment je ne l'ai pas retenu, mais j'ai senti que les battements de son cœur passèrent furieusement de *l'allegro* à un *prestissimo violent*. Et depuis je ne l'ai plus quittée des yeux. Ce jour là il y a eu trois premiers prix : dans l'ordre deux garçons et une fille. Alors j'ai mis en route mes circuits neuronaux de ma mémoire pour me rappeler les noms des

trois lauréats : Georges Quanté, Lucien André et Charlotte Vormèse.

Bien sûr si je lui appartiens mon coeur sautera de joie. Encore un peu de patience, la remise des prix se fera le 14 août 1891. En attendant je me renseigne sur cette noble et jeune personne. Et si vous êtes aussi curieux que moi, je vais vous dire tout ce que j'apprends. Charlotte est née en Bourgogne en 1871, donc elle n'a que vingt ans lorsqu'elle obtient ce premier prix de violon à Paris. Son père l'a toujours encouragée, et dès l'âge de huit ans lui a dit : « Ma fille, pour réussir dans un art, il faut posséder la passion et conquérir l'excellence ». Elle dit elle-même qui lui a fallu quatre ans de travail acharné pour obtenir ce premier prix qu'elle a toujours voulu le dédier à son père décédé, ce père dont on peut supposer aisément qu'il lui a toujours été d'un très grand soutien, et qui avait deviné toutes les possibilités artistiques de sa fille ainsi que sa ténacité. Pour le violon il lui avait offert un « Amati ».

Amati ! La trop célèbre maison de luthiers dont Nicolo Amati, né en 1505, a créé une dynastie qui, pendant plus de cent ans s'est poursuivie à Crémone. Il est considéré comme le créateur du '*violon moderne*'. A cette époque il a appris d'abord l'art de la facture des instruments à cordes pincées. Il a introduit des nombreux changements dont la position du chevalet, qui le rendit plus haut et plus proche de la touche réduisant ainsi la longueur vibrante des cordes, il a déplacé les trous en \$ vers le bas et modifié leur forme, il a créé des parois beaucoup plus fines et des surfaces collées plus petites

améliorant ainsi le comportement vibratoire de l'ensemble du corps.

Les deux fils Antonio et Girolamo ont pour suivi le perfectionnement du violon de leur père décédé en 1577. Il y avait chez eux, en héritage génétique, la joie d'expérimentation et de créativité. Ils ont apporté de l'esthétique avec l'incrustation des bords de l'harmonisation des contours. Et techniquement une augmentation de la tension du plafond donnant un attrait tonal différent. Puis place au petit fils après la mort en 1607 d'Antonio et en 1630 de Girolamo victime de la peste. Dans cette période de famines et d'épidémies, Nicolo Amati, baigné dès son plus jeune âge dans ce célèbre atelier, reste et seul, mais fidèle à l'héritage, comme son grand-père, il innove encore avec une interprétation plus basse de la voûte et une augmentation de la tension supérieure qu'il a obtenu en approfondissant la crique. C'est le '*nouvel amati*', un nouveau son du violon. Voilà sans nul doute toutes les caractéristiques du violon de Charlotte.

En 1886, Charlotte a quinze ans, et au conservatoire de Dijon, elle obtient le premier prix de piano, instrument qu'elle a commencé dès l'âge de huit ans, ainsi qu'un prix d'excellence au violon avec son Amati. Après la remise des prix son professeur de violon Monsieur Lévêque lui fait la surprise de lui prêter un *Stradivarius* pour qu'elle interprète des *Airs russes* de Henryk Wienawski. C'est la coutume à la fin du concours pour réentendre les lauréats. J'aurais voulu être présente, imaginant la difficulté de passer d'un

instrument à l'autre en impromptu. L'âme de ce *Stradivarius* m'a fait part de sa fabuleuse émotion lors de cette interprétation, sentant que cette jeune fille y mettait toute l'intensité de sa détermination et le tempérament d'une véritable soliste. Et en route pour Paris et une nouvelle vie pour Charlotte.

Qui est cette famille Vormèse dont le père a offert à sa fille un Amati ? J'ai interrogé mes âmes sœurs aucune n'a su me répondre. Pourtant j'ai cru comprendre qu'il était musicien.

Il a dû jouer d'un autre instrument. Par l'intermédiaire de nos communications interstellaires j'ai appris qu'il s'appelle Jacob Vormèse. S'il est musicien, il est avant-tout artiste peintre et photographe. Fils d'un marchand, il est né dans le Doubs à Besançon le 17 septembre 1814, et il est peintre artiste, et se marie à Strasbourg le 4 août 1845. C'est là que naîtront les trois filles aînées de ses neuf enfants. A une date inconnue la famille part en Côte d'Or, à Dijon rejoindre Madame Vormèse mère. J'apprends qu'en septembre 1854 la famille demeure 12 rue Saumaise où Monsieur est établi en tant qu'artiste peintre. Et puis un premier garçon naît qui malheureusement décède un an plus tard en juin 1855. La famille quitte la Bourgogne pour rejoindre Paris où sa présence est attestée à l'automne 1856, car Monsieur est musicien de la Garde Impériale, et la famille est logée à la caserne du Louvre, avec donc toute la possibilité d'aller aisément visiter le Musée. Monsieur est donc bien musicien à l'école municipale de musique de Dijon, et c'est peut être une opportunité de subvenir aux besoins d'une famille nombreuse que d'aller

dans ces conditions à Paris, et si près du grand musée, pour un artiste peintre. A cette époque les deux derniers enfants n'étaient pas encore nés, un garçon et une fille Charlotte. Dès l'automne 1865 la famille est de retour en Bourgogne à Dijon et est domiciliée 68 rue des Forges puis 4 Petite rue du Château. Le père y en tant qu'artiste peintre et poursuit aussi son activité de photographe. Pourquoi ce retour ? Nous savons que ce XIX^e et XX^e siècle sont des époques politiquement mouvementées, et j'ai appris que la famille Vormèse est plutôt Bonapartiste ; nous en reparlerons plus tard.

En 1889, elle n'a que dix-huit ans et obtient à Paris le deuxième prix de violon.

En 1890, elle échoue, victime de quelques accroc. Elle appelle cela '*une année noire*', mais poursuit avec son maître, l'éminent Monsieur Massart, toujours avec persévérance et obstination, pensant que l'année suivante sur un seul morceau elle jouait toute sa carrière artistique. Son leitmotiv restait les paroles de son père, trop tôt disparu.

En 1891 enfin le premier prix ; un journaliste écrit '*la première violoniste de Paris*'. Mademoiselle Charlotte Vormèse n'a que vingt ans.

En attendant le 14 août 1891, Charlotte et sa mère se plongent dans les rubriques des journaux, et les journalistes ne manquent pas d'éloges.

Et cependant elle a fait part de son appréhension avant ce concours trouvant que le *premier solo du concerto n°19 en sol mineur*, œuvre du grand Giovanni Battista Viotti « est

relativement facile d'exécution, sans passage à doubles cordes, sans aventureuses complications, juste quelques octaves « brisées ». Et elle dit : « Moi je préfère les difficultés ». Monsieur Viotti est violoniste et compositeur. Il fut membre de la Chapelle royale de Turin en 1775, et a beaucoup voyagé dans toute l'Europe. En 1782 il se trouve à Paris, et un moment au service de la reine Marie-Antoinette. Violoniste il compose surtout des concertos pour violon. A cette époque on peut supposer qu'il les interprète lui-même. Il est cependant considéré comme l'un des pères de la technique du jeu moderne du violon. Le premier solo de ce concerto est-il plus facile qu'un autre ? Le choix en appartient au jury.

Monsieur Viotti a écrit vingt neuf concertos pour violon, et soixante dix sonates pour violon, ainsi que deux symphonies concertantes pour violon et de nombreux duos, trios et quatuors.

La deuxième partie du concours est le « *morceau à vue* », déchiffrage d'une œuvre, sans préparation auparavant, souvent une œuvre inédite d'un compositeur écrite spécialement pour un concours, et à l'époque 'manuscrite'. Il faut donc jouer une partition dont on maîtrise parfaitement le langage. C'est une spécialité du Conservatoire de Paris dès le début de cette institution. Et cette fois c'est une œuvre de M. Théodore Dubois, lequel est depuis 1871 professeur d'harmonie et de composition au Conservatoire de Paris.

A l'âge de dix ans en revenant de la cathédrale de Reims il annonce à ses parents : « je veux être organiste », et il fait ses

premières gammes sur l'harmonium du château du village que lui achète son grand-père. Puis Conservatoire de Paris en 1853. Premier prix d'harmonie en 1856, de contre point et fugue l'année suivante, premier prix d'orgue en 1859, et pour couronner le tout, en 1861 Premier Grand prix de Rome avec la cantate Atala.

Melle Vormèse a dit « que ce 'morceau à vue' est d'une inspiration fort élégante et finement harmonieuse ». Ce que je conçois aisément après un séjour à la Villa Médicis, de la part d'un homme plein d'humanité.

Pêle-mêle : dans le journal la 'Justice' « Il fallait, à coup sûr, le talent tout supérieur de Melle Vormèse, ses qualités rares d'expression et son exquise souplesse d'archet pour lui valoir, sans contestation possible, le premier prix. »

Dans le 'Figaro' « Mlle Vormèse, autre élève de la classe Garcin-Massart, dont le jeu est sage et solide, mais sans grand éclat. »

Pour le 'Radical' « Mlle Vormèse a phrasé le morceau en artiste parfaite, avec M. André ils ont fait preuve d'une intelligence musicale de tout premier ordre. »

Pour le 'Rappel' : « Parmi ces concurrents, quelques-uns se détachent, en un relief plus prononcé, sur un ensemble d'une excellente moyenne : ce sont Mlle Vormèse et M. Quanté, qui avaient chacun un second prix antérieurement. »

Pour la 'Lanterne', à propos de Mlle Vormèse : « Excellent sujet, déchiffre avec sûreté. Jeu souple, traits doux et bien fondus. »

Je vous l'avais dit on reparlerait de 'La Lanterne', car c'est la première fois que dans la famille Vormèse on ose lire ce

journal. Le fondateur de cette revue M. Henri Rochefort est un anti-bonapartiste notoire. Il a écrit en 1868 dans le premier numéro de cet hebdomadaire : « La France contient, dit l'almanach impérial, trente six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentements. » Mlle Vormèse 'trouve cela drôle'. Dans la famille on respecte le personnage de l'empereur et M. Jacob Vormèse n'aurait pas admis que l'on raille l'Empire.

Musicien de la Garde impériale, et en tant qu'artiste peintre et peintre-copiste il a réalisé en 1859-1860 deux portraits de Napoleon III et un portrait de l'impératrice Eugénie, tous les trois d'après les célèbres tableaux de Xaver Winterhalter, peintre académique et lithographe allemand ayant vécu principalement en France.

Pour le 'Petit Journal' : « Mlle Vormèse, bien que nommée seulement la troisième dans les premiers prix, qui sont au nombre de trois, est à mon avis le plus parfait sujet du concours. Cette jeune personne est une artiste.

Elle a peut-être un peu modernisé le morceau, (et c'est là sans doute ce qui a décidé le jury à la nommer troisième), mais son modernisme, d'une discrétion achevée, a su rester à l'état d'un tout petit péché véniel, duquel je lui donne l'absolution pleine, ne voulant retenir que les qualités vraiment exquises et le tempérament de vraie soliste, avec un art, une sensibilité et une délicatesse bien rares à l'école. C'est ainsi que l'on doit jouer du violon quand on est violoniste ; autrement, quelque talent qu'on possède, on reste plus ou moins violoneux. »

Pour 'La Presse' : « MM. Quanté, André et Mlle Vormèse ont mérité leurs premiers prix, et elle a exécuté d'ailleurs très brillamment le concerto. »

Pour 'Le Petit Parisien' : « J'aurais entendu avec plaisir nommer celle-ci la première, c'est une nature qui a joué autrement que les autres et mis dans son interprétation quelque chose d'elle-même. »

Enfin nous voilà le 14 Août 1891, un vendredi, pour la remise d'un violon à chacun des trois premiers prix de cette année. Il y a dans l'ordre M. Quanté, M. André et Mlle Vormèse. Nous sommes trois âmes, dans trois violons accompagnés par leur archet. A qui seront nous ? Soyez sûrs que nous n'avons aucune jalousie les uns envers les autres, et que nous n'avons fait aucun pronostic.

Nous sommes tous les trois des Gand & Bernardel. Chacun de nous a son propre caractère, chacun a sa préférence, mais même entre nous cela reste volontairement un secret, même si nous étions présents au moment de l'audition.

En premier, cité dans l'ordre des résultats du concours, M. Quanté reçoit son Gand & Bernardel. Chouette je ne lui ai pas été confiée, et maintenant c'est à pile ou face pour M. André. Et si je vous dis que mon cœur s'accélère, c'est là mon côté humoïde. Enfin M. André reçoit son Gand & Bernardel et ce n'est pas moi qui ait été choisie pour lui. J'exulte et ne peux cacher ma joie ; je suis sûre qu'à travers le violon et son archet cela s'est perçu. Encore quelques minutes de présentation, discours et remerciements de la part de M. André, et c'est mon tour. On me sort de ma belle boîte

avec l'archet, et on me présente à Mlle Vormèse. Elle n'a d'yeux que pour moi, et croyez moi il lui a fallu moins de temps pour m'apprivoiser que le petit prince et son renard. Que d'émotions de part et d'autre. La grande maîtrise d'elle même, la retenue de ses larmes et des miennes, a permis à cette très jeune artiste de remercier d'une voix claire le jury, le public ainsi que le directeur des Beaux Arts M. Gustave Larramet, en n'ayant de regard que pour moi, en me pressant sur son cœur et en prononçant ses mots '*je vais le jouer avec délice, passion et volupté*'.

Maintenant j'oserai dire que Mlle Vormèse, le violon et l'archet forment une trinité dont je suis l'âme, et très fière de l'être.

Avant d'arriver à l'année 1893 je pressens une question que vous n'osez pas me poser, alors je vais vous devancer. Qu'advient-il du premier violon de Charlotte, permettez moi de l'appeler de temps en temps par son prénom, maintenant que je lui appartiens, de l'Amati offert par son père.

Il n'y a aucune concurrence entre un Gand & Bernardel et un Amati. Nous sommes deux âmes sœurs. Notre seul bonheur est celui de Charlotte, et nous avons un grand respect mutuel de l'histoire de chacun d'entre-nous. Nous ne serons jamais en concurrence, chaque violon a sa particularité, et chaque âme également. Nous oeuvrons pour que Charlotte puisse exprimer magnifiquement sa propre personnalité dans tout ce qu'elle voudra interpréter, et elle choisira l'un ou l'autre sans aucune jalousie entre-nous. De plus, à tout moment celui qui sera silencieux, sera présent pour écouter l'autre, et

quelle satisfaction, pour nous l'âme de l'instrument de participer à cette écoute.

Je vais vous dévoiler à ma manière tout ce qui se met en place dans la tête de Charlotte depuis l'obtention de son premier prix. Elle va créer sa vie d'artiste à Paris, sans marquer aucun complexe d'être une jeune femme célibataire à cette époque. Le Conservatoire de Musique de Paris est une ruche de très jeunes talents. Chacun y persévère pour obtenir un premier prix, et puis se lancer autonome dans une carrière d'artiste à temps plein. Et cela je l'ai toujours ressenti. Nous sommes des âmes sensibles... Surtout il n'y a pas que des musiciens, et pour une personne aussi curieuse de la vie que Charlotte, elle va au devant de tous les autres arts, ayant vécu avec un père artiste- peintre, ouverte à la littérature et ayant dans ses moments de libres au cours de ses études pu déambuler dans le Louvre à sa guise.

Si Charlotte poursuit son chemin personnel, elle n'a jamais eu envie d'être uniquement soliste, ni uniquement premier violon au sein d'un orchestre. De même, si elle a un grand attachement à la musique 'classique', elle veut découvrir la musique contemporaine et la faire partager à tout le monde, j'oserais dire au monde entier, tant à ceux habitués à fréquenter les salles de concert, qu'au peuple qui ne fréquente pas ces lieux.

Le Conservatoire c'est aussi un lieu très convivial, et de grande complicité, où se lient de nombreuses amitiés au travers de toutes les rencontres possibles. Et c'est dans cette pépinière d'artistes que Mlle Vormèse a su réunir quatre

personnes pour fonder La Société de Musique Moderne. Ce titre à lui seul vous exprime ce qu'elle entend faire. Chaque artiste a déjà des engagements, mais ils adhèrent aussitôt à cette idée de Mlle Vormèse pour promouvoir 'la musique moderne' des compositeurs contemporains et l'ouvrir à un large public.

Nous sommes en 1893, et ce samedi 25 février, la veille de ses vingt-deux ans, c'est le premier concert dans la salle Pleyel. Mlle Vormèse est l'ainée de ce quatuor. Elle a recruté une amie pianiste, Victoria Barrière, qui n'a que dix-huit ans, et a eu son premier prix au Conservatoire en 1887, un violoncelliste René Carcanade premier prix en 1881 à l'âge de dix-neuf ans, et pour terminer un altiste Pierre Monteux dix-huit ans qui est également, premier violon dans le quatuor Geloso créé en 1890. Quel joli monde n'est-ce pas et que de jeunesse...

Il m'est difficile de cerner toute la personnalité de Mlle Vormèse, mais j'apprends quotidiennement à côtoyer une femme et une artiste au grand cœur, qui sait s'entourer de gens talentueux et fidèles, pas uniquement des musiciens, et c'est ce qui me ravit le plus chez elle. Tout autour d'elle gravitent des compositeurs bien sûr, mais aussi des peintres, des sculpteurs, des poètes, des chanteurs et aussi des comédiens.

Nous voilà prêts pour un premier concert de notre société, et volontiers nous donnons une âme virtuelle au piano que joue Victoria, car nous avons besoin entre nous quatre de confidences pour toujours rechercher une parfaite harmonie.

Charlotte est aussi une personne qui se veut libre. Pour cette première de la Société de Musique Moderne, et pour rester fidèle au titre de ce nouvel ensemble elle a choisi un programme avec uniquement des compositeurs contemporains : Saint-Saëns, Fauré, Godard, Boellmann, Grieg et Brahms.

« Aimez-vous Brahms ?... »

C'est trop peu dire que ce fût un immense succès pour une première, un enthousiasme sans pareil du public, et quelle récompense pour Mlle Vormèse. Nous, les quatre âmes, nous nous sommes appliquées comme jamais, sous sa direction, pour la remercier de sa confiance donnée, et en retirons une grande fierté.

Nous avons été très honorées de jouer ce premier concert à Pleyel. Avez-vous remarqué que ce nom est comme une musique. Avant le premier jambage de la consonne 'y' il y a une voyelle 'e' prononcée avec un accent aigu, puis après le deuxième jambage à nouveau la voyelle 'e' prononcée avec un accent grave.

Pour nous Pleyel est synonyme de piano, mais l'âme virtuelle que nous avons donné à l'instrument de Victoria nous a révélé la dynastie de la famille Pleyel. A l'origine c'est Monsieur Ignaz Pleyel né le 18 juin 1757 en Basse Autriche à Ruppersthal, musicien talentueux et compositeur très apprécié de ses contemporains, qui en 1802, à l'âge de quarante-cinq ans devient un facteur de piano de grand renom.

A cette époque le mécénat fonctionnait. Pour M. Ignaz Pleyel

ce fût le conte Ladislas Erdödy. M. Pleyel deviendra l'élève de Joseph Haydn, et puis maître de musique et chef d'orchestre à la cour du Prince Esterhazy. C'est ainsi qu'il fait des voyages à travers toute l'Europe où il rencontre tous les acteurs de la vie musicale. A l'âge de vingt-six ans, en 1783 il devient français, et son prénom : Ignace. Il arrive à Strasbourg pour assister M. Franz-Xavier Richter, maître de la chapelle de la cathédrale. L'année suivante il devient directeur de musique et lui succède en 1789. En cette fin du XVIII^e Ignace Pleyel est l'un des musiciens français le plus populaire et le plus joué. Unanimement apprécié pour son talent, et même par les autres compositeurs, au premier rang desquels est Wolfgang Amadeus Mozart. Compositeur prolifique il laisse derrière lui une œuvre abondante : quarante et une symphonies, six symphonies concertantes, soixante-quatre duos, deux opéras, et de très nombreux octuors, septuors, quintettes ou quartettes. Célébrissime en son temps, jusqu'aux Etats-Unis, et aujourd'hui presque tombé dans l'oubli...

Mais nous voilà en décembre 1791, avec la Révolution française, et en famille il part en Angleterre sur invitation des Professional Concerts que dirige le violoniste Wilhem Cramer, et où il retrouve son maître Joseph Haydn.

Pour la petite histoire, de retour en France, *terre d'accueil*, il est arrêté par les révolutionnaires pour comparaître pas moins de sept fois devant le Comité de salut public... Il ne doit son salut qu'à la composition de l'hymne fleuve '*La révolution de 10 août*', écrit le fusil sur la tempe, après un

travail de sept jours et sept nuits, gardés par deux gendarmes et en compagnie d'un librettiste lui donnant ses instructions. Avec Rouget de Lisle il avait déjà composé en 1791 un hymne à la liberté, et avait été sollicité de nombreuses fois pour composer et jouer des hymnes lors de fêtes révolutionnaires.

On laisse supposer qu'il aurait prêté main-forte à Rouget de Lisle pour la marseillaise.

Dans l'histoire de France : chute de Robespierre, fin de la Terreur, avènement du Directoire, et retour peu à peu au calme. Ignace Pleyel retrouve Paris à l'âge de trente huit ans en 1795. Il s'était marié en 1788 et avait eu quatre enfants dont Camille qui lui succédera plus tard. Sa musique est célèbre, si bien qu'il ouvre une maison d'éditions musicales, élabore une méthode pour piano forte, publie les œuvres de ses confrères et les siennes, crée une collection de partitions en format de poche à bas prix qu'il appelle la « *Bibliothèque musicale* », d'où il sortira près de quatre mille titres.

Il ne s'arrête pas là et en 1802, à l'âge de quarante-cinq ans, pour adapter le piano aux exigences des interprètes et des compositeurs, il conçoit son premier piano muni d'un échappement simple où les cordes ne sont plus pincées comme pour le clavecin, mais frappées par un marteau. Sachez que ce n'est que bien plus tard, en 1821, qu'un certain M. Erard a le mérite d'inventer ce qui permet la répétition double d'une note dit l'« échappement double ».

A nouveau des mécènes interviennent et Pleyel dépose son brevet en 1807, pendant quelques mois il s'associe avec

M. Charles Lemme, puis décide de travailler seul. Un peu plus tard en 1824 il confie l'entreprise à son fils Camille qui poursuivait déjà une carrière de concertiste.

Nul doute que Charlotte connaît tout cela, mais l'âme du piano de Victoria aime à nous faire partager cette belle histoire.

Quant à Camille Pleyel il reste un compositeur, mais surtout un concertiste de talent remarqué à la cour du roi d'Angleterre.

Lui aussi voyage énormément en Europe où, entre autre, il rencontre Broadwood et Erard, tous trois les pionniers de fabrication de pianos.

Les compositeurs de cette époque souhaitent des sonorités puissantes et riches, c'est pourquoi Camille Pleyel porte une attention extrême au perfectionnement de son Pleyel, offrant rondeur, puissance des basses et finesse des aigus. C'est le « *nec plus ultra* » dira Frédéric Chopin, très attaché à cette sonorité romantique dite « *à la française* » et il n'acceptera de se produire que sur des pianos Pleyel. Ces deux comparses deviennent des amis proches.

Camille Pleyel impulse cette nouvelle dynamique à la maison Pleyel, lui donnant une renommée internationale. En 1834 la manufacture produit mille pianos par an avec deux cents ouvriers, reléguant les Anglais à la deuxième place sur le marché international, allant pour satisfaire les artistes des pays lointains à '*tropicaliser*' ses pianos pour leur donner une meilleure résistance aux conditions hygrométriques.

Puis Camille Pleyel crée en 1830 deux salles de concert. La

première appelé 'salon' de cent cinquante places, puis la seconde, à côté de la manufacture, où joueront Frédéric Chopin puis Liszt et ce, en 1838, salle de cinq cent cinquante places. Y sont donné des concerts de piano et de musique de chambre. C'est la vie musicale parisienne de ce XIX^e siècle. Chopin, y donne son dernier concert en 1848 (il décède l'année suivante). Camille Saint-Saëns y débute à l'âge de onze ans. César Franck y joue également. Naturalisé français en 1870, à partir de 1865 il habite Boulevard Saint-Michel au 95. Nous reparlerons de son trio pour piano, violon et violoncelle.

Egalement Anton Rubinstein qui, en 1868, alors qu'il allait venir à Paris, commande à son ami Saint-Saëns le deuxième concerto de piano qu'il conduira, Saint-Saëns étant lui-même au piano.

Il dit aussi qu'il s'est senti toute sa vie comme un étranger :
« *Les Russes me qualifient d'Allemand, les Allemands de Russe, les juifs de chrétien et les chrétiens de juif. Les pianistes me considèrent comme un compositeur, les compositeurs comme un pianiste, les classiques comme un moderne, les modernes comme un réactionnaire. Ma conclusion est que je ne suis qu'un pitoyable individu* ».

Mais revenons à Camille Pleyel, par cette petite anecdote, pour le rôle notable qu'il a joué au cours de la carrière de Frédéric Chopin. En 1837 il l'accompagne lors d'un voyage à Londres, et l'année suivante il lui expédie un piano à Majorque où Chopin se trouve avec George Sand.

Camille Pleyel n'est pas uniquement occupé par ses activités

commerciales. Il est d'abord un pianiste et un compositeur, l'auteur d'un Quatuor, de trois trios pour piano, violon et violoncelle et un grand nombre de Rondos et Fantaisies.

Le dimanche 5 avril 1831 Camille épouse Marie Moke âgée de vingt ans. Ce n'est pas n'importe qui, c'est une virtuose qui a joué à l'âge de quatorze ans le premier concerto pour piano de Friedrich Kalkbrenner. Tout ce petit monde se croise à travers cette époque.

M. Friedrich Kalkbrenner, pianiste et compositeur s'installe définitivement à Paris en 1826 et obtient d'être naturalisé français. Il a également un premier prix au Conservatoire de Paris. Il devient l'associé de Camille Pleyel dans la société Pleyel. En 1831, il rencontre, Frédéric Chopin récemment arrivé à Paris. Il écrit : « *Il est le seul [pianiste] dont je ne suis pas digne de délayer les souliers.* »

Kalkbrenner propose de donner à Chopin une formation sur trois ans, mais, sur le conseil de son ancien professeur Josef Elsner, Chopin décline. Il a cependant pris quelques cours auprès de Kalkbrenner et lui a dédié son *Concerto* en mi mineur, et c'est lui qui introduit Chopin auprès de Camille Pleyel.

Revenons à Marie Moke de son prénom Marie-Félicité-Denise, née à Paris. Pour la petite histoire elle est fiancée avec Hector Berlioz mais rompt avec ce dernier (sur l'instigation de sa mère). Mais rien n'est simple, cette rupture rend Berlioz fou de rage, alors qu'en Italie il vient de remporter le Grand Prix de Rome, il envisage de rentrer très rapidement à Paris pour tuer Marie et sa mère... La raison reprend le dessus et ce

funeste projet ne se réalise pas, sauf qu'avec une rancune féroce, dans une nouvelle des 'Soirée de l'orchestre', intitulé « Euphonia ou la vie musicale » Marie apparaît sous le nom anacyclique (ou palindrome) d'Ellimac et celui encore plus mystérieux de Nadira. Restons en là.

Camille et Marie Pleyel ont deux enfants : Ignace-Henri, puis l'année suivante Camille-Louise ; mais se séparent quatre ans plus tard, et Marie obtient le divorce pour '*infidélité*'...

Apprenons quand même que Marie a été une enfant prodige puisqu'elle a donné son premier concert à l'âge de huit ans, et a été considérée comme l'une des meilleures pianistes de son temps et louée par les plus grands artistes de cette époque.

Frédéric Chopin lui dédie la 6° Nocturne opus 9 en sol mineur écrite en 1833.

Franz Liszt l'élève comme une des plus grandes artistes du monde. En 1839 ils se produisent ensemble à Vienne.

Heinrich Heine écrit : « *Thalberg est un roi, Liszt un prophète, Chopin un poète, Herz un militant, Kalkbrenner un troubadour, Pleyel Marie une sibylle, et Dölher un pianiste* ».

Puis Camille Pleyel se remarie avec Emma Osborne. Camille décède en mai 1855 et Emma en 1906. Tous deux se retrouveront au Père Lachaise.

La maison Pleyel se poursuit avec son associé Auguste Wolff, suivi par son gendre Gustave Lyon dès 1887.

Merci à l'âme du piano de Victoria pour toute cette histoire. Mais arrêtons nous là pour revenir à Charlotte, et son premier concert. Parlons du choix de son programme en accord avec ses trois complices, et parlons d'un autre Camille.

Le Trio en fa majeur opus 18 de Camille Saint-Saëns, écrit à l'âge de trente deux ans, pour piano, violon et violoncelle est composé en 1864, avec quatre mouvements : Allegro vivace, Andante, Scherzo et Allegro. Camille Saint-Saëns vient de subir un cuisant et second échec au concours du prix de Rome ; il reprend et achève la composition de ce Trio débuté l'année précédente. C'est sa première partition dans le domaine de la musique de chambre. Pour les critiques c'est un coup de maître. On dit que dans la lignée des trios de Schumann et Mendelsshon, son œuvre est un modèle de construction, d'équilibre instrumental et d'esprit. Saint-Saëns dédie ce Premier Trio à Alfred Lamarche, receveur de l'octroi à Paris et qui sera le témoin de son mariage en 1875. L'œuvre est créée la première fois le 29 décembre 1867.

Saint-Saëns l'a lui même souvent interprétée, et ce Trio jouira d'un grand succès. L'allégo vivace est ouvert par un thème dansant au violoncelle d'une constante gaité et une grande richesse mélodique. L'Andante est un thème folklorique noté par l'auteur au cours d'un voyage en Auvergne : c'est une mélodie rustique, éplorée, soutenue par un 'bourdon' (la tenue du violon), deux épisodes intermédiaires d'un généreux lyrisme font un contraste. Le Scherzo est plein d'humour, comme 'un mécanisme d'horlogerie' avec des *staccatos*, (où l'on reconnaît la virtuosité de Charlotte) notes répétées et syncopes rythmiques savamment réglées. L'Allegro final s'ouvre sur étonnant dialogue entre le violoncelle et le violon, soutenu par un accompagnement frémissant du piano ; le mouvement est formé d'épisodes

nombreux et prodigues en mélodies.

Puis « *Berceuse de Jocelyn* » de Benjamin Godard chanté par Clarisse Yvel, jeune cantatrice, mais je ne veux pas vous priver du texte :

Cachés dans cet asile où Dieu nous a conduits
Unis par le malheur durant les longues nuits
Nous reposons tous deux endormis sous leurs voiles
Ou prions aux regards des tremblantes étoiles
Oh, ne t'éveille pas encore
Pour qu'un bel ange de ton rêve
En déroulant son long fil d'or
Enfant, permette qu'il s'achève
Dors, dors, le jour, à peine a luit
Vierge sainte, veillez sur lui
Dors, dors, le jour, à peine a lui
Vierge sainte, veillez sur lui.
Et puis de René

« *La Fiancée* » avec toujours Clarisse Yvel.

Enfin la *Sonate en fa majeur pour violon et piano* d'Edvard Grieg. Composée en 1865, elle est dédiée à son ami Benjamin Federsen, et est créée cette même année en novembre par le violoniste Anders Petterson avec le compositeur lui-même au piano.

Edvard Grieg est né à Bergen en 1843, compositeur et pianiste norvégien, il est très attaché au folklore de son pays et des danses paysannes.

Elle est composée de trois mouvements :

Allegro con brio, Allegretto quasi andantino et Allegro molto vivace.

Ce jeune Edvard Grieg, durant l'été 1858, rencontre le légendaire violoniste norvégien Ole Bull, qui est un ami de la famille et accessoirement le beau-frère de sa mère. M. Ole Bull remarque les bonnes dispositions pour la musique du jeune homme de quinze ans, et persuade ses parents de l'envoyer au Conservatoire de Leipzig pour développer ses talents. M. Ole Bull secoue l'adolescent et lui dit : « *Tu vas à Leipzig pour devenir un artiste !* » Durant son séjour au Danemark Grieg se fiance avec la cantatrice Nina Hagerup, qui n'est autre que sa cousine. Il l'épouse en 1867.

L'année suivante, ils donnent naissance à leur unique fille, Alexandra. Durant l'été 1869 l'enfant tombe malade et meurt à l'âge de dix-huit mois. Après la mort de sa fille, il n'aura pas d'autre enfant. Il rencontre divers compositeurs, notamment, Richard Wagner, Franz Liszt et Johannes Brahms.

A partir de l'automne 1858, Grieg suit donc l'enseignement des plus grands maîtres au conservatoire tel Carl Reinecke, et Ignaz Moscheles, son ami de longue date.

Il y entend beaucoup de grandes œuvres, comme le concerto pour piano de Schumann, interprété par Clara Schumann.

Il est élevé dans une famille de musiciens ; sa mère, est pianiste, et son premier professeur de piano lui donne ses premières leçons quand il a cinq ans et l'initie aux classiques et aux romantiques, principalement Carl Maria von Weber, Fredric Chopin et Jakob Ludwig Felix Mendelssohn

Bartholdy, pour faire plus court Felix Mendelssohn. Il commence à composer vers l'âge de neuf ans. Il donne son premier concert en 1862, dans sa ville natale de Bergen.

Ce n'est pas anodin si Charlotte a choisi de programmer en fin de ce premier concert cette sonate en fa majeur de Grieg, sonate créée durant l'été 1865. Grieg se trouvait dans la station balnéaire de Rungsted au Danemark, pas loin de Copenhague, et il dira qu'elle est de composition naïve. Dès le mois de novembre elle est créée par Anders Petterson violoniste suédois.

Cette première sonate dégage une fraîcheur juvénile et séduit par son caractère populaire norvégien. Elle nécessite néanmoins des doigtés spécifiques pour le violon. La virtuosité en est délicate et il en ressort une bonne humeur enivrante. L'Allegro initial esthétique rafraichissant et poétique et conduit à un Allegretto quasi andantino dansant puis à Allegro molto vivace.

Cette musique dite '*ingénue et naïve*' plaît à Niels Gade, compositeur et violoniste, et à Franz Liszt. Et ce n'est qu'en 1870 qu'elle est jouée à Paris par un autre compositeur et violoniste Johann Svenden accompagné au piano par, devinez qui ?... Camille Saint-Saëns.

Charlotte aurait voulu que le compositeur et Camille Saint-Saëns soient dans la salle. Avec Victoria, sa pianiste, toutes les deux veulent donner le meilleur d'elles-mêmes, mettant en œuvre tout leur savoir pour rester fidèle à l'esprit de l'auteur, et nous aussi nous y sommes pour quelque chose,

leurs insufflant notre confiance. Elles jouent comme s'ils étaient présents.

Certains on dit que c'était un morceau '*facile*' à exécuter et mémoriser. Nous savons que pour Charlotte ce qui est '*facile*' se veut 'l'excellence' et afin de ne pas se distraire elle joue toujours avec la partition sous les yeux pour rester fidèle à l'esprit de l'auteur.

Plus tard, mais nous en reparlerons, elle a souvent fait travailler ses élèves sur cette partition, au départ elle avec son Gand & Berdardel et son élève avec son Amati. Puis lorsque la leçon était bien sue, elle accompagnait son élève au piano, lui prêtant son Gand & Berdardel, afin que son élève se familiarise avec un autre instrument, et ce pour ma plus grande joie.

Nous voici un vendredi, le 10 mars de la même année 1893, pour un grand concert de charité au profit de l'hôpital Hahnemann. Et c'est là l'un des aspects de la personnalité de Charlotte, sa générosité. Elle fait don de sa personne par l'intermédiaire de son violon, et moi l'âme je suis son instrument, et je n'en suis que plus fière. Ce nom de Christian Friedrich Samuel Hahnemann ne doit pas vous être totalement inconnu. Il est né à Missen en Saxe, il est médecin et a participé grandement au développement de l'homéopathie.

Arrivé à Paris durant l'été 1835, il exerce rue Madame puis rue des Saint-Pères. Il est très respecté d'une cinquantaine de ces confrères ayant le même exercice. Pour la petite histoire l'un de ses célèbres patients a été Niccolò Paganini :

violoniste, altiste, guitariste et compositeur. Il fonde en 1870 un hôpital entièrement consacré à l'homéopathie, où les trois-quarts des médecins sont bénévoles, c'est la raison de ce concert de charité. Afin de partager ce moment avec des mélomanes et un plus large public, au programme Charlotte a choisi deux œuvres de Benjamin Godard pour commencer, puis une sonate pour piano et violon de Mozart, familier à tous, en duo avec son amie pianiste Octavie Carrier-Belleuse, fille du célèbre sculpteur. Je vous le redis Charlotte est ouverte à tous les arts.

Le mois suivant, nouveau concert de notre Société de Musique Moderne, salle Pleyel. Au programme toujours des compositeurs contemporains : le Quatuor en fa mineur de Léon Boëllmann, le Trio en fa majeur de Benjamin Godard, et le Quatuor en sol mineur de Brahms.

'Aimez-vous Brahms ?'

M. Léon Boëllmann est né à Ensisheim en Alsace, et est organiste et compositeur. On a dit de lui : « Artiste et érudit, Boëllmann a laissé un recueil d'œuvres très colorées et admirables pour la science avec laquelle il a su mêler les caractéristiques des modes anciens et les découvertes de l'harmonie moderne. » En tant que compositeur, il a su allier la force poignante du romantisme à une prudente modernité qui peut apparenter sa musique symphonique et de chambre à l'impressionnisme musical, ce qui s'explique aussi sans doute par l'influence de Camille Saint-Saëns.

Egalement critique d'art, il écrit sous le pseudonyme : « Un garçon de la salle Pleyel ».

Quelques jours plus-tard, et toujours ce mois d'Avril, nous avons le trac, car c'est le grand concert annuel de Charlotte, donné dans la salle Kriegelstein, salle célèbre du facteur de piano, originaire de Riquewihir, qui, arrivé à Paris, débute son travail chez des facteurs de clavecin. Ensuite il fait breveter une mécanique à double échappement que l'on appellera "mécanique Kriegelstein" pour la différencier de celle d'Erard. Il conçoit toutes sortes d'inventions qui font date aux expositions universelles. Il fabrique ses premiers pianos droit à cordes obliques, puis il adapte le cadre en fer coulé d'une seule pièce sur ses pianos à queue puis sur les pianos droits. Revenons à ce grand jour, où Charlotte a composé un programme inédit en invitant à participer une actrice française Aimée Tessandier, repérée par Jacques Offenbach. A ce concert cette actrice lit deux poésies de Leconte de Lisle : les « Elles » et « Epiphanie » accompagné par le compositeur Charles Grisart sur une merveilleuse adaptation symphonique. Une autre invitée Mlle Duran de l'Opéra-Comique, et nous quatre René, Pierre et en remplacement de Victoria au piano Lucien Wurmser, tous complices du conservatoire.

A la fin de la soirée, nous sommes tous sur scène, avec une grande émotion pour une 'standing ovation'. Je sentais son cœur battre, les musiciens reviennent toujours sur la scène avec leurs instruments pour partager ce moment privilégié, et elle me porte toujours comme son enfant. L'auditoire a été très attentif et sensible à tout le spectacle et l'extrême virtuosité de Charlotte, lui réclamant des bis...

Nous avons donné « l'Andante » du quatuor de Boellmann, avec brio et un charme exquis pour conquérir l'auditoire ; puis le « Staccato-valse » de Godard, la « Berceuse » de Coedès et enfin les Airs bohémiens de Sarasate. La presse a été unanime pour saluer l'extrême virtuosité de Charlotte

En mai, en hommage à son père, un nouveau concert. Nous vous l'avions dit qu'il était peintre et aussi photographe. Ce concert au profit de l'œuvre de l'Union photographique, à la salle de la Société des Agriculteurs de France rue Athènes à Paris, où Charlotte a su réunir une quinzaine d'artistes, tous des amis. C'est là montrer son éclectisme et charisme. Elle aime jouer pour une bonne cause en entraînant avec elle ses fidèles amis.

Fin mai, c'est encore une autre aventure. « De la musique avant toute chose. » dit Paul Verlaine dans son poème Art poétique. Vous connaissez l'homme au haute-forme, debout au fond à gauche sur le tableau célèbre, où figure Paul Verlaine et Arthur Rimbaud entre autre : « Un coin de table », œuvre d'Henri Fantin Latour, cet homme se nomme Pierre Elzéar, fils d'Elzéarine, l'amie de Charlotte qui nous a invitées pour une matinée musicale et littéraire dans son « salon jaune et bleu ».

Elzéarine est romancière sous le pseudonyme de Zari. Ce jour elle veut rendre hommage à son frère décédé, qui dans sa jeunesse avait mené de pair des études juridiques à la faculté de Droit et des études de musique au Conservatoire de Paris. Il avait obtenu avec brio son doctorat en droit et un deuxième Grand Prix de Rome en composition musicale. Charlotte m'a

dit que ce personnage et sa vie la fascinait ; c'est pourquoi nous avons choisi quelques extraits de son oratorio « Tobie », et de son opéra-comique « Lisette ». Puis Pierre Elzéar, fils d'Elzéarine, et ami de Paul Verlaine et Arthur Rimbaud, a captivé l'auditoire avec quelques scènes de « Faust » qu'il avait lui-même traduit dans sa jeunesse. « De la musique encore et toujours, et tout le reste est littérature ».

J'avais oublié de vous dire qu'en ce début d'année 1893 Charlotte écrit avec sa délicatesse et une grande peine, le premier Janvier, à son ami compositeur Benjamin Godard : « Très cher maître. Je serais très heureuse de jouer l'adagio et le final de votre deuxième concerto chez Mme Pichon, malheureusement mes soirées ne m'appartiennent plus. Il en sera ainsi jusqu'au commencement de février. Croyez cher maître à tous mes regrets et laissez moi vous offrir tous mes souhaits sincères de bonne année que je vous supplie d'accepter comme venant d'un cœur qui vous est filialement reconnaissant et toutes vos bontés pour lui. »

Signée : « Charlotte Vormèse ».

Charlotte considérée comme la « *première violoniste de Paris* », court de salon en salle de concert.

Sur « Concerto pour violon n°2 en sol mineur opus 131 » il est écrit : « une écriture habilement virtuose pour le violon... ». Moi je pense que ce concerto a été écrit pour elle ; d'ailleurs nous n'avons pu nous empêcher de trouver la partition, et de la travailler en secret.

Qui est M. Benjamin Godard ? D'abord un enfant prodige du violon, d'où cette complicité avec Charlotte. Bien sûr élève

au Conservatoire de Paris, il étudie également la composition. Il joue à la fois du violon et du piano et excelle surtout à l'alto. Il est un partenaire très apprécié dans différents quatuors. Il crée en 1884 la Société des Concerts Modernes avec les musiciens des Concerts Populaires de Padeloup en tant que chef d'orchestre.

M. Jules Padeloup a fondé en 1861 sous le nom de « Concerts Populaires » une société musicale destinée à un public jusqu'alors exclu des soirées musicales. Il installe ses concerts dominicaux sous la vaste rotonde du cirque d'hiver de Paris. Pour le premier concert il y avait un long programme :

« l'ouverture d'*Obéron* de Carl Maria Von Weber
la *symphonie pastorale* de Beethoven,
le *concerto pour violon* de Mendelssohn
l'*hymne autrichien* de Joseph Haydn ».

avec un orchestre de quatre-vingts musiciens.

Cette initiative connaît un très vif succès et le Concert Populaire devient une véritable institution qui joue un rôle déterminant dans la création d'un nouveau public puisqu'il a fait connaître le répertoire allemand mais, également, a exercé une influence positive sur la production symphonique française.

Benjamin Godard est d'abord considéré comme original et fantasque, Il est un important représentant de l'école moderne française et c'est ce que nous aimons en lui. Il demeure fidèle à son langage s'imprégnant du romantisme qu'inspiraient Chopin, Mendelssohn et Schumann.

Et si nous parlions des autres artistes, ceux que Charlotte rencontre avec beaucoup de curiosité et plaisir, des artistes peintres et sculpteurs, des écrivains et des poètes, des chanteurs d'opéra et acteurs de théâtre. Son père n'était-il pas musicien et portraitiste 'impérial'. Il avait fait, sur demande, en tant que copiste, un portrait de Napoléon III, un portrait de l'impératrice Eugénie et d'autres. Cette passion il la transmet à sa fille Jenny, sœur aînée de Charlotte et expose au Salon de 1879.

Parlons d'autres salons, ceux de musique, où au cours de matinée musicale, elle rencontre Jean-Jacques Henner. Ce dernier est célèbre pour ses nus féminins, et chez son ami Aldophe Guillon, peintre paysagiste, tous les deux anciens de la Villa Médicis, au cours d'une de ces matinées, ils sont ensorcelés par cette jeune et virtuose violoniste de vingt-quatre ans. Il dit qu'il est séduit par le « *type original, le teint éblouissant et la distinction native* » et propose aussitôt de faire son portrait, avec moi bien sûr...

Son charme magnétique fera succomber deux autres peintres : Madeleine Carpentier pastelliste de talent, qui expose en 1892 au palais des Champs-Élysées.

« *Voici un délicieux portrait de Mlle Vormèse, debout, en noir, avec son violon sous le bras* ».

Et un second peintre, Jules Marchand, lui aussi ancien pensionnaire de la Villa Médicis, expose en 1898, au cercle artistique et littéraire de la rue Volnay. Ce portraitiste, à la mode, est célébré par Marcel Proust, il est l'auteur de nombreux portraits de femmes de la haute société parisienne.

Olivier Merson, lui-même peintre et critique d'art dit : « *Nous découvrons Charlotte debout, élégante et svelte, en robe de velours noir, jouant, rêveuse, quelque'une de ses fantaisies où son âme d'artiste s'épanche, où elle excelle* ».

Exposée à nouveau en 1900, au salon de l'Exposition universelle, Charlotte et moi-même, nous trônons à côté d'autres portraits du jeune Jules Marchand. De plusieurs comtesses et princesses, dont celui de la fille aînée d'Alexandre Dumas.

Je ne désespère pas qu'un jour un jeune étudiant en histoire de l'art ait la curiosité de faire son mémoire sur tous les portraits de Charlotte. Il aura vu la couverture du numéro du Monde illustré du 5 Mai 1894 consacré au Salon des Champs-Élysées, réalisé par un graveur de talent Charles Baude, et il tombera sous le charme de cette scène romantique où il y a autour d'un piano un immense bouquet de dahlias et des dizaines de pétales qui jonchent un tapis d'Orient. Bien sûr notre étudiant aura appris que la pianiste est Charlotte Vormèse. « *Enivrement* » est le titre de la toile d'André Brouilet ; et le critique d'art d'ajouter : « *A goûter cette double joie d'une jolie femme et l'audition d'une œuvre musicale supérieurement exécutée, l'ivresse doit être rapide et singulièrement agréable* » pour le jeune homme qui écoute avec ravissement.

N'ayez crainte, mon heure est venue, et je ne suis pas jalouse de son talent de pianiste, bien au contraire.

4 août

Ce début Août 1886 Charlotte a quinze ans et elle participe dans la salle de la philharmonique de Dijon a sa première intervention comme concertiste au violon en jouant des *Variations sur des airs russe* de Henryk Wienawski, violoniste et compositeur polonais qui a créé ces airs pour le Tsar Nicolas I^o.

Déjà à cette époque, si le père d'Henryk est un chirurgien reconnu, sa mère est une très bonne pianiste. Ils aiment recevoir chez eux des artistes et des écrivains et organiser des concerts et des rencontres littéraires. Ce climat intellectuel familial est propice au développement artistique de Henryk, et de ses deux frères. L'un Julian sera écrivain et l'autre Josef un excellent pianiste. A l'âge de huit ans Henryk rentre au Conservatoire de Paris et étudie le violon dans la classe de Joseph Massart, dont nous reparlerons. Il obtient son premier prix dès l'âge de onze ans. Puis voyage dans l'Europe entière. Ces parcours débutés très jeune, nous les rencontrerons chez beaucoup d'artistes précoces et de talentueux, également voyageurs ; et s'ils sont musiciens ils restent toujours ouverts aux autres arts.

20 février

Toujours à la salle philharmonique de Dijon, cette fois pour un concert au profit de l'Association des Artistes Musiciens fondée par le baron Taylor. Isidore Justin Séverin Taylor, dit Baron Taylor, est un dramaturge, homme d'art et philanthrope français, pionnier du mouvement romantique, homme politique et écrivain ; sa Fondation est aujourd'hui la Mutuelle Nationale des Artistes Taylor.

Nous retrouvons Charlotte Vormèse au violon avec Lucie Jusseume au piano pour un *Fragment de la sonate en la mineur* d'Anton Rubinstein dont nous reparlerons plus tard, puis Charlotte pour une *Fantaisie sur Faust* de Wienawski, et une *Mazurka* d'Aleksander Zarzycki. Pour finir Lucie et Charlotte, toutes deux côte à côte au même piano pour *Variations sur un thème de Beethoven, pour deux pianos* de Camille Saint-Saëns. C'est la première fois que ces très jeunes artistes se font applaudir par un public enthousiasme.

Du même auteur

Les Kabouters et Mathilde

Éditions Édilivre, 2014

Conte pour enfants de 7 à 97 ans...

Grand ami rencontre une très jeune enfant prénommée Mathilde, et lui fait découvrir un monde à la fois réel et imaginaire. Ayant l'âge de l'innocence, elle s'émerveille de tout, puis s'en va comme elle est venue. Est-ce un conte ou un rêve ?

La Voiture de sable

Éditions Édilivre, 2016

Il y a sur la plage des châteaux en forme de voiture de course et la marée qui monte. Il y a une rose des sables, cristallisation d'éternité, qui aide à la recherche d'une âme vivante. Il y a cette mer de nuages et cette rencontre insolite. Il y a tout cela : rêves éphémères.

Éric d'Oréat, Écrits à un jeune poète

Éditions Édilivre, 2016

En l'an 19... Eric d'Oréat, poète âgé, repart en voyage : Paris, Varsovie, Eubée, Banon... Il entretient une correspondance avec un très jeune homme ayant pour vocation d'être poète à son tour.

Le Quatuoré

Société des Ecrivains, 2019

Péripéties fantasmagoriques de quatre adolescents artistes, voyage intemporel qui met en valeur le symbolisme, la mystérieuse magie de la jeunesse, l'art, la continuité de l'amitié et la joie de vivre.

Quand Camille rencontre Camille

Editions Scripta, 2020

Paris VI°, nous sommes dans le jardin du Luxembourg en une fin de journée d'un mai radieux où se fait une rencontre improbable dont l'histoire vous est ici comptée, un peu plus tard confidences dans deux cafés restaurants aux propriétaires chaleureux, puis le samedi et le dimanche c'est la poursuite du graal dans de rocambolesques aventures, l'énigme se résout le jour suivant, grande soirée de discussions afin de mieux se connaître, et la semaine s'écoule le soir en divers lieux, un jour à la Sorbonne et sa musique, un autre jour plein de surprises dans un café, le lendemain au théâtre du Lucrnaire, et pour clore la semaine, l'anniversaire de cette aventure dans un restaurant familial.

Sommaire

Remerciements.....	5
Prologue.....	9
1886.....	47
1889.....	48
1890.....	49
1891.....	55
1892.....	58
1893.....	74
1894.....	85
1895.....	94
1896.....	108
1897.....	125
1898.....	143
1899.....	163
1900.....	182
1901.....	189
1902.....	196
1903.....	203
1904.....	217
1905.....	237
1906.....	244

1907.....	250
1908.....	254
1910.....	263
1911.....	265
1928.....	266
1938.....	268
1939.....	271
Du même auteur.....	273
Sommaire	275

Achévé d'imprimer le 27 février 2023
Par les Editions Scripta
54730 Gorcy
info@editions-scripta.com
n° éditeur : 02746
n° ISBN : 9782353214525
dépôt légal : 2^{ème} trimestre 2023